

JEAN GENET

ŒUVRES
COMPLÈTES

★★

NOTRE-DAME-DES-FLEURS

LE CONDAMNÉ À MORT

MIRACLE DE LA ROSE

UN CHANT D'AMOUR

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- MIRACLE DE LA ROSE (« Folio », n° 887) ; « L'Arbalète I », édition originale en 1946. Nouvelle édition en 1966.
- LES BONNES. *Comment jouer « Les Bonnes »* (« Folio », n° 1060 et « Folio théâtre », n° 55. Version définitive de 1968 suivi de la première version éditée en 1947. Édition présentée, établie et annotée par Michel Corvin) ; « L'Arbalète I », édition originale en 1947. Nouvelle édition précédée de *Comment jouer « Les Bonnes »* en 1963 ; « La Bibliothèque Gallimard », n° 121. *Accompagnement pédagogique par Alain Béretta.*
- NOTRE-DAME-DES-FLEURS (« Folio », n° 860) ; « L'Arbalète I », édition originale en 1948, nouvelle édition en 1956.
- POÈMES : Le Condamné à mort - Marche Funèbre - La Galère - La Parade - Un chant d'amour - Le Pêcheur du Suquet ; « L'Arbalète I », édition originale avec 12 photographies de l'auteur, nouvelle édition courante en 1962.
- HAUTE SURVEILLANCE. Édition définitive en 1965 (« Folio », n° 1967, nouvelle version en 1988).
- JOURNAL DU VOLEUR (« Folio », n° 493).
- JOURNAL DU VOLEUR – QUERELLE DE BREST – POMPES FUNÈBRES.
Préface de Philippe Sollers (« Biblos »).
- LE BALCON (« Folio », n° 1149) ; « L'Arbalète I », édition originale en 1956, nouvelle édition augmentée d'un avertissement en 1960.
- LE BALCON. *Édition présentée, établie et annotée par Michel Corvin (« Folio théâtre », n° 74).*
- LES NÈGRES. *Clownerie précédé de POUR JOUER LES « NÈGRES »* (« Folio », n° 1180) ; « L'Arbalète I », édition originale en 1958, augmentée de 33 photographies d'Ernest Scheidegger en 1960 et de *Pour jouer « Les Nègres »* en 1963.
- LES NÈGRES. *Édition présentée, établie et annotée par Michel Corvin (« Folio théâtre », n° 94).*
- LE FUNAMBULE avec L'ENFANT CRIMINEL, « L'Arbalète I », édition originale en 1958, nouvelle édition en 1966.

Suite des œuvres de l'auteur en fin de volume.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE JEAN GENET

★ ★

JEAN GENET

**Œuvres
complètes**

★ ★

NOTRE-DAME-DES-FLEURS

LE CONDAMNÉ A MORT

MIRACLE DE LA ROSE

UN CHANT D'AMOUR

nrf

GALLIMARD

NOTRE-DAME-DES-FLEURS

*Sans Maurice Pilorge dont la mort n'a pas
fini d'empoisonner ma vie je n'eusse jamais
écrit ce livre. Je le dédie à sa mémoire.*

J. G.

Weidmann vous apparut dans une édition de cinq heures, la tête emmaillotée de bandelettes blanches, religieuse et encore aviateur blessé, tombé dans les seigles, un jour de septembre pareil à celui où fut connu le nom de Notre-Dame-des-Fleurs. Son beau visage multiplié par les machines s'abattit sur Paris et sur la France, au plus profond des villages perdus, dans les châteaux et les chaumières, révélant aux bourgeois attristés que leur vie quotidienne est frôlée d'assassins enchanteurs, élevés sournoisement jusqu'à leur sommeil qu'ils vont traverser, par quelque escalier d'office qui, complice pour eux, n'a pas grincé. Sous son image, éclataient d'aurore ses crimes : meurtre 1, meurtre 2, meurtre 3 et jusqu'à six, disaient sa gloire secrète et préparaient sa gloire future.

Un peu plus tôt, le nègre Ange Soleil avait tué sa maîtresse.

Un peu plus tard, le soldat Maurice Pilorge assassinait son amant Escudero pour lui voler un peu moins de mille francs, puis on lui coupait le cou pour l'anniversaire de ses vingt ans, alors, vous vous le rappelez, qu'il esquissait un pied de nez au bourreau rageur.

Enfin, un enseigne de vaisseau, encore enfant, trahissait pour trahir : on le fusilla. Et c'est en l'honneur de leurs crimes que j'écris mon livre.

Cette merveilleuse éclosion de belles et sombres fleurs, je ne l'appris que par fragments : l'un m'était livré par un bout de journal, l'autre cité négligemment par mon avocat, un autre dit, presque chanté, par les détenus, — leur chant devenait fantastique et funèbre (un *De Profundis*), autant que les complaintes qu'ils chantent le soir, que la voix qui traverse les cel-

lules, et m'arrive troublée, désespérée, altérée. A la fin des phrases, elle se casse, et cette fêlure la rend si suave qu'elle semble soutenue par la musique des anges, ce dont j'éprouve de l'horreur, car les anges me font horreur, étant, je l'imagine, composés de cette sorte : ni esprit ni matière, blancs, vaporeux et effrayants comme le corps translucide des fantômes.

Ces assassins maintenant morts sont pourtant arrivés jusqu'à moi et chaque fois qu'un de ces astres de deuil tombe dans ma cellule, mon cœur bat fort, mon cœur bat la chamade, si la chamade est le roulement de tambour qui annonce qu'une ville capitule. Et s'ensuit une ferveur comparable à celle qui me tordit, et me lascia quelques minutes grotesquement crispé, quand j'entendis au-dessus de la prison l'avion allemand passer et l'éclatement de la bombe qu'il lâcha tout près. En un clin d'œil je vis un enfant isolé, porté par son oiseau de fer, semant la mort en riant. Pour lui seul se déchaînèrent les sirènes, les cloches, les cent et un coups de canon réservés au Dauphin, les cris de haine et de peur. Toutes les cellules étaient tremblantes, grelottantes, folles d'épouvante, les détenus cognaient aux portes, se roulaient sur le plancher, vociféraient, pleuraient, blasphémaient et priaient Dieu. Je vis, dis-je, ou crus voir un enfant de dix-huit ans dans l'avion, et du fond de ma 426 je lui souris d'amour.

Je ne sais pas si c'est leur visage, le vrai, qui éclabousse le mur de ma cellule d'une boue diamantée, mais ce ne peut être par hasard que j'ai découpé dans des magazines ces belles têtes aux yeux vides. Je dis vides, car tous sont clairs et doivent être bleu ciel, pareils au fil des lames où s'accroche une étoile de lumière transparente, bleus et vides comme les fenêtres des immeubles en construction, au travers desquelles on voit le ciel par les fenêtres de la façade opposée. Comme ces casernes le matin ouvertes à tous vents, que l'on croit vides et pures quand elles grouillent de mâles dangereux, écroulés, pêle-mêle sur leur lit. Je dis vides, mais s'ils ferment leurs paupières, ils deviennent plus inquiétants pour moi que ne le sont, pour la fillette nubile qui passe, les lucarnes à barreaux des immenses prisons derrière lesquelles dort, rêve, jure, crache un peuple d'assassins, qui fait de chaque cellule le nid sifflant d'un nœud de vipères, mais aussi quelque confessionnal au rideau de serge poussiéreuse. Ils sont, ces yeux, sans apparent mystère, comme certaines villes closes : Lyon, Zurich, et ils m'hypnotisent autant que les théâtres vides,

les prisons désertes, les machineries au repos, les déserts, car les déserts sont clos et ne communiquent pas avec l'infini. Les hommes de tels visages m'épouvantent, quand je dois les parcourir à tâtons, mais quelle éblouissante surprise quand, dans leur paysage, au détour d'une venelle abandonnée, je m'approche, le cœur éperdu, et ne découvre rien, rien que le vide dressé, sensible et fier comme une haute digitale!

Je ne sais pas, ai-je dit, si c'est bien de mes amis guillotiné que la tête est là, mais, par des signes certains, j'ai reconnu qu'ils sont, ceux du mur, tout à fait souples comme des lanières de fouet et rigides comme des couteaux de verre, savants comme des docteurs-enfants et frais comme des myosotis, les corps choisis pour être possédés d'âmes terribles.

Les journaux arrivent mal jusqu'à ma cellule, et les plus belles pages sont pillées de leurs plus belles fleurs, ces macs, comme jardins en mai. Les grands macs inflexibles, stricts, sexes épanouis dont je ne sais plus s'ils sont des lis ou si lis et sexes ne sont pas totalement eux, au point que le soir, à genoux, en pensée, j'encercle de mes bras leurs jambes, — tant de rigidité me terrasse et me fait les confondre, et le souvenir que je donne volontiers en pâture à mes nuits, c'est le tien, qui, lors de mes caresses, restais inerte, allongé; seule brandie et dégainée ta verge traversait ma bouche avec l'âpreté soudain mauvaise d'un clocher crevant un nuage d'encre, une épingle à chapeau un sein. Tu ne bougeais pas, tu ne dormais pas, tu ne rêvais pas, tu étais en fuite, immobile et pâle, glacé, droit, étendu raide sur le lit plat comme un cercueil sur la mer, et je nous savais chastes, tandis que j'étais attentif à te sentir t'écouler en moi, tiède et blanc, par petites secousses continues. Tu jouais à jouer peut-être. Au sommet du moment, une extase calme t'illuminait et mettait autour de ton corps de bienheureux un nimbe surnaturel comme un manteau que de la tête et des pieds tu perçais.

Pourtant, j'ai pu avoir une vingtaine de photographies et je les ai collées avec de la mie de pain mâchée au dos du règlement cartonné qui pend au mur. Quelques-unes sont épinglées avec des petits bouts de fil de laiton que m'apporte le contremaître et où je dois enfile des perles de verre colorées.

Avec ces mêmes perles dont les détenus d'à côté font des couronnes mortuaires, j'ai fabriqué pour les plus purement criminels des cadres en forme d'étoile. Le soir, comme vous ouvrez

votre fenêtre sur la rue, je tourne vers moi l'envers du règlement. Sourires et moues, les uns et les autres inexorables, m'entrent par tous mes trous offerts, leur vigueur pénètre en moi et m'érige. Je vis parmi ces gouffres. Ils président à mes petites habitudes, qui sont, avec eux, toute ma famille et mes seuls amis.

Peut-être parmi les vingt s'est égaré quelque gars qui ne fit rien pour mériter la prison : un champion, un athlète. Mais si je l'ai cloué à mon mur, c'est qu'il avait selon moi, au coin de la bouche ou à l'angle des paupières, le signe sacré des monstres. La faille sur leur visage, ou dans leur geste fixé, m'indique qu'il n'est pas impossible qu'ils m'aient, car ils ne m'aient que s'ils sont des monstres — et l'on peut donc dire que c'est lui-même, cet égaré, qui a choisi d'être ici. Pour leur servir de cortège et de cour, j'ai cueilli çà et là, sur la couverture illustrée de quelques romans d'aventures, un jeune métis mexicain, un gauchon, un cavalier caucasien, et, dans les pages de ces romans que l'on se passe de main en main à la promenade, les dessins maladroits : des profils de macs et d'apaches avec un mégot qui fume, ou la silhouette d'un dur qui bande.

La nuit, je les aime et mon amour les anime. Le jour, je vaque à mes petits soins. Je suis la ménagère attentive à ce qu'une miette de pain ou un grain de cendre ne tombent sur le parquet. Mais la nuit ! La crainte du surveillant qui peut allumer tout à coup l'ampoule électrique et qui passe sa tête par le guichet découpé dans la porte, m'oblige à des précautions sordides afin que le froissement des draps ne signale mon plaisir ; mais mon geste, s'il perd en noblesse, à devenir secret augmente ma volupté. Je flâne. Sous le drap, ma main droite s'arrête pour caresser le visage absent, puis tout le corps du hors-la-loi que j'ai choisi pour mon bonheur de ce soir. La main gauche ferme les contours, puis arrange ses doigts en organe creux qui cherche à résister, enfin s'offre, s'ouvre, et un corps vigoureux, une armoire à glace sort du mur, s'avance, tombe sur moi, me broie sur cette paille tachée déjà par plus de cent détenus, tandis que je pense à ce bonheur où je m'abîme alors qu'existent Dieu et ses Anges.

Personne ne peut dire si je sortirai d'ici, ni, si j'en sors, quand ce sera.

A l'aide donc de mes amants inconnus, je vais écrire une histoire. Mes héros ce sont eux, collés au mur, eux et moi qui suis là, bouclé. Au fur et à mesure que vous lirez, les personnages,

et Divine aussi, et Culafroy, tomberont du mur sur mes pages comme feuilles mortes, pour fumer mon récit. Leur mort, aurai-je besoin de vous la dire? Elle sera pour tous la mort de celui qui, lorsqu'il apprit du jury la sienne, se contenta de murmurer avec l'accent rhénan : « Je suis déjà plus loin que cela » (Weidmann).

Il se peut que cette histoire ne paraisse pas toujours artificielle et que l'on y reconnaisse malgré moi la voix du sang : c'est qu'il me sera arrivé de cogner du front dans ma nuit à quelque porte, libérant un souvenir angoissant qui me hantait depuis le commencement du monde, pardonnez-le-moi. Ce livre ne veut être qu'une parcelle de ma vie intérieure.

Quelquefois, le gardien aux pieds de velours, par le guichet, me jette un bonjour. Il me parle, et m'en dit long sans le vouloir, des faussaires mes voisins, des incendiaires, des faux monnayeurs, des assassins, des adolescents crânes qui se roulent par terre en criant : « Maman, au secours! » Il referme le guichet qui claque, et me livre en tête à tête avec tous ces beaux messieurs qu'il vient de laisser s'y glisser et que la tiédeur des draps, la torpeur du matin, font se tordre pour chercher le bout du fil qui fera dévider les mobiles, le système des complicités, tout un attirail féroce et subtil qui, entre autres bons tours, changea en mortes blanches quelques fillettes roses. Eux aussi, je veux les mêler, têtes et jambes, à mes amis du mur, et avec composer cette histoire d'enfant. Et refaire à ma guise, et pour l'enchantement de ma cellule (je veux dire que grâce à elle ma cellule sera enchantée), l'histoire de Divine que je connus si peu, l'histoire de Notre-Dame-des-Fleurs, et n'en doutez pas, ma propre histoire. Signalement de Notre-Dame-des-Fleurs : taille 1 m. 71, poids 71 kg., visage ovale, cheveux blonds, yeux bleus, teint mat, dents parfaites, nez rectiligne.

Divine est morte hier au milieu d'une flaque si rouge de son sang vomi qu'en expirant elle eut l'illusion suprême que ce sang était l'équivalent visible du trou noir qu'un violon éventré, vu chez un juge au milieu d'un bric-à-brac de pièces à conviction, désignait avec une insistance dramatique comme un Jésus le chancre doré où luit son Sacré-Cœur de flammes. Voilà donc le côté divin de sa mort. L'autre côté, le nôtre, à cause de ces flots de sang répandus sur sa chemise et ses draps (car le soleil poignant, plutôt que vachement, sur les draps saignants, s'était couché dans son lit), fait sa mort équivaloir à un assassinat.

Divine est morte sainte et assassinée — par la phtisie.

C'est janvier, et aussi dans la prison, où ce matin à la promenade, sournoisement, entre détenus, nous nous sommes souhaité la bonne année, aussi humblement que le doivent faire à l'office entre eux les domestiques. Le gardien-chef, pour nos étrennes, nous a donné à chacun un petit cornet de vingt grammes de gros sel. Trois heures après midi. Il pleut derrière les barreaux depuis hier et il fait du vent. Je me laisse aller comme au fond d'un océan, au fond d'un quartier sombre, de maisons dures et opaques, mais assez légères, au regard intérieur du souvenir, car la matière du souvenir est poreuse. Le grenier que Divine a habité si longtemps est au sommet d'une de ces maisons. Sa grande fenêtre précipite les yeux (et les ravit) sur le petit cimetière de Montmartre. L'escalier qui y mène, aujourd'hui joue un rôle considérable. Il est l'antichambre, sinueux comme les couloirs des Pyramides, de la tombe provisoire de Divine. Cet hypogée caveau se dresse, aussi pur que le bras nu de marbre dans la ténèbre qui dévore le cycliste auquel il appartient. Issu de la rue, l'escalier monte à la mort. Il accède au dernier reposoir. Il sent les fleurs pourries et déjà l'odeur des cierges et l'encens. Il monte dans l'ombre. D'étage en étage, il s'amenuise et s'obscurcit jusqu'à n'être plus, au sommet, qu'une illusion mêlée à l'azur. C'est le palier de Divine. Tandis que dans la rue, sous l'aurole noire des parapluies minuscules et plats qu'elles tiennent d'une main comme des bouquets, Mimosa I, Mimosa II, Mimosa mi-IV, Première Communion, Angela, Monseigneur, Castagnette, Régine, une foule enfin, une litanie encore longue d'êtres qui sont des noms éclatés, attendent, et de l'autre main portent comme des parapluies des petits bouquets de violettes qui font s'égarer, par exemple, dans une rêverie d'où elle sortira ahurie et tout abasourdie de noblesse, l'une d'elles, disons Première Communion, car elle se souvient de l'article, émouvant comme un chant venu de l'autre monde, de notre monde aussi, qu'un journal du soir, embaumé par cela, annonçait : « Le tapis de velours noir de l'Hôtel Crillon où reposait le cercueil d'argent et d'ébène contenant le corps embaumé de la Princesse de Monaco était jonché de violettes de Parme. » Première Communion était frileuse. Elle tendit, à la manière des ladies, le menton. Puis elle le rentra et s'enroula dans les replis d'une histoire, née de ses désirs et tenant compte, pour les magnifier, de tous les accidents de sa vie terne, où elle était morte et princesse.

La pluie favorisait sa fuite.

Des tantes-filles portaient des couronnes en perles de verre, de celles précisément que je fabrique dans ma cellule, où elles apportent l'odeur de la mousse mouillée et le souvenir, sur les pierres blanches du cimetière de mon village, des traînées de bave qu'y laissent les escargots et les limaces.

Toutes, les tantes-filles et tantes-gars, tapettes, pédales, tantouzes, dont je vous parle, sont réunies au bas de l'escalier. Elles se blottissent l'une et l'un contre l'autre et bavardent, pépient, les tantes-filles, autour des tantes-gars droits, vertigineux, immobiles et silencieux comme des branches. Tous et toutes sont vêtus de noir : pantalon, veste, pardessus, mais leurs visages, jeunes ou vieux, lisses ou crépelés, sont partagés en quartiers de couleurs comme un blason. Il pleut. Au bruit de la pluie s'emmêle :

— Pauvre Divine!

— Crois-tu ma fille! Mais à son âge, c'était fatal.

— Ça ne tenait plus ensemble, elle perdait ses fesses.

— Mignon n'est pas venu?

— ...jour toi!

— Regarde-la, celle-ci!

Divine habitait, n'aimant pas qu'on lui marchât sur la tête, le dernier étage d'une maison bourgeoise, dans un quartier grave. C'est au pied de cette maison que la cohue appartenant à une conversation sous le manteau, pataugeait.

D'une minute à l'autre le corbillard tiré peut-être par un cheval noir viendra prendre les restes de Divine pour les transporter à l'église, puis, ici, tout près, dans le petit cimetière Montmartre, où l'on entrera par l'avenue Rachel.

Passa l'Éternel sous forme de mac. Les babils se turent. Nu-tête et très élégant, simple et souriant, simple et souple, arrivait Mignon-les-Petits-Pieds. Souple, il avait dans son allure la magnificence lourde du barbare qui foule avec ses bottes crottées des fourrures de prix. Son buste était sur ses hanches un roi sur un trône. De l'avoir évoqué suffit pour que ma main gauche par ma poche percée... Et le souvenir de Mignon ne me quittera pas que je n'aie terminé mon geste. Un jour, la porte de ma cellule s'ouvrit et l'encadra. Je crus le voir, l'espace d'un clin d'œil, aussi solennel qu'un mort en marche, serti par l'épaisseur, que vous ne pouvez qu'imaginer, des murs de la prison. Il m'apparut debout avec la gentillesse

qu'il aurait pu avoir, couché nu dans un champ d'œillets. Je fus à lui à la seconde, comme si (qui dit cela?) par la bouche il m'eût déchargé jusqu'au cœur. Entrant en moi jusqu'à n'y plus laisser de place pour moi-même, si bien que je me confonds maintenant avec gangsters, cambrioleurs, macs, et que la police, s'y trompant, m'arrête. Pendant trois mois, il fit de mon corps une fête, me battant à tour de bras. Je traînais à ses pieds plus piétiné que la serpillière. Depuis qu'il est parti, libre, à ses vols, je retrouve ses gestes si vifs qu'ils le montraient taillé dans un cristal à facettes, si vifs ses gestes qu'on les soupçonnait d'être tous involontaires tant il me paraît impossible qu'ils fussent nés de la pesante réflexion et de la décision. De lui, tangible, il ne me reste, hélas, que le moulage en plâtre que fit elle-même Divine de sa queue, gigantesque quand il bandait. Plus que toute autre chose, en elle ce qui impressionne, c'est la vigueur, donc la beauté, de cette partie qui va de l'anus à la pointe du pénis.

Je dirai qu'il avait des doigts de dentelle, qu'à chaque réveil ses bras tendus, ouverts pour recevoir le Monde, lui donnaient l'air de l'Enfant Jésus dans sa crèche — un talon du pied sur le cou de pied de l'autre — que son visage attentif s'offrait, penché à l'envers vers le ciel; que debout, il était familier, avec ses bras, de ce geste en corbeille que l'on voit faire à Nijinsky sur les vieilles photos où il est vêtu de roses déchiquetées. Son poignet aussi souple que celui d'un violoniste pend, gracieux, désarticulé. Et parfois, en plein jour, il s'étrangle avec son bras vivant de tragédienne.

Cela, c'est le portrait presque exact de Mignon, car — nous le verrons encore — il avait le génie du geste qui doit me troubler, et si je l'évoque, je ne peux m'arrêter de le chanter qu'au moment où ma main s'englué de mon plaisir libéré.

Grec, il entra chez la mort en marchant sur l'air pur. Grec, c'est-à-dire aussi, filou. A son passage — cela se révéla par un imperceptible mouvement du buste — en elles-mêmes, secrètement, Monseigneur, les Mimosas, Castagnette, toutes enfin, les tantes, imprimèrent à leurs corps un mouvement de vrille et crurent enlacer ce bel homme, s'entortiller autour. Indifférent et clair comme un couteau d'abattoir, il passa, les fendant toutes en deux tranches qui se rejoignirent sans bruit mais en dégageant un léger parfum de désespoir que personne ne décéla. Mignon monta l'escalier de deux en deux marches, ascension

JEAN GENET

Œuvres complètes, II

Le deuxième tome des *Œuvres complètes* de Jean Genet comprend deux romans : *Notre-Dame-des-Fleurs* et *Miracle de la rose*, et deux poèmes : *Le Condamné à mort* et *Un chant d'amour*. Sans doute retrouvera-t-on là les expériences que Jean Genet a subies dans ses séjours en prison : mais au-delà de l'écho d'une cellule, c'est avant tout l'itinéraire d'un homme qui a visé à transformer la malédiction qu'il subissait en salut. Aussi ses romans et ses poèmes sont-ils moins un témoignage sur des expériences et un univers équivoques qu'une authentique œuvre élaborée, achevée, décisive. Point n'est besoin de chercher les pages qui mettent Jean Genet au rang des meilleurs écrivains : l'on ne sait si la scène du jugement de Notre-Dame-des-Fleurs, jeune assassin de seize ans, doit l'emporter sur l'extraordinaire fin de *Miracle de la rose*.

C'est sans doute que Jean Genet a renouvelé le lyrisme français au point de pouvoir l'accorder au réalisme des situations louches, et s'il faut lui trouver un maître, ce n'est pas Villon mais Rimbaud. Jamais style n'a transfiguré d'une manière plus éclatante des héros de faits divers : mais derrière ces héros, derrière Harcamone, Bulkaen ou Pilorge, il y a l'évidence de destins aussi rigoureux qu'exemplaires.



9 782070 227242



51-III A 22724 ISBN 2-07-022724-3

Extrait de la publication